

LES CANONS DÉGRAISSÉS : DE L'ESTHÉTIQUE DE LA LÉGÈRETÉ AU PATHOS DU SQUELETTE

Jean-Pierre CORBEAU

Une approche sociologique des comportements à la marge de l'anorexie

Au delà de la plaisanterie quelque peu provocatrice de ce titre, nous voulons montrer comment, dans notre société, une esthétique du corps s'est mise en place il y a quelques années. Cette esthétique valorise d'abord la notion de légèreté en l'associant à un modèle d'efficacité sociale. Dans le même temps, sans doute parce qu'elle se combine avec un goût pour l'excès et pour l'extrême, elle génère des comportements pouvant s'imbriquer dans le « pathologique ». Nous ne désirons nullement nous substituer au psychiatre ou au psychologue en prétendant expliquer, à partir de la seule approche sociologique, le développement de l'anorexie et de l'image corporelle qui s'y trouve associée. Nous proposons simplement de distinguer des comportements « frontaliers », à la marge, quittant la simple quête de légèreté pour

investir des stratégies de pouvoir, pour signifier une forme de rapport aux autres, phénomènes qui, tous deux, intéressent au premier chef le sociologue.

Partant d'une approche diachronique et de la lecture symbolique que l'on peut faire de l'image du corps (particulièrement du corps féminin) et de ses rapports aux valeurs sociétales, nous proposerons quelques pistes d'analyses pour débusquer des logiques d'amaigrissement. Nous le ferons en nous appuyant sur des témoignages et des observations recueillis lors de nos différents terrains¹. Nous terminerons par l'évocation de quelques trajectoires de construction de la maigreur et des usages, sans doute inconscients, que l'actrice peut en faire, et que l'environnement perçoit parfois avec une « petite dissonance ».

MISE EN PERSPECTIVE DE LA MAIGREUR FÉMININE DEPUIS 50 ANS

UN PEU D'HISTOIRE...

Le corps féminin, plus que celui des hommes, a été soumis à travers notre histoire, à des canons de beauté qui varient en corrélation avec l'abondance ou la pénurie alimentaire.

La disparition de la peur de la famine dans les pays occidentaux riches doit être appréhendée en parallèle avec la montée d'une certaine condamnation de la grosseur et avec une certaine méfiance pour la consommation de graisses animales, soupçonnées de participer à cet embonpoint.

Au milieu des années cinquante, Roland Barthes², dans son article de *Mythologies* concernant le « bifteck frite » exprime une vision « zoophage »³ de la viande et ne paraît pas imaginer d'autre régime que celui d'une abondance alimentaire. A la lecture de son étude, il semble même qu'aucune autre ne puisse exister. On mesure alors comment ce texte admirable constitue, aussi, un « témoignage » permettant une analyse comparative...

La distanciation engendrée par le temps aide à comprendre comment, dans les années 1950-1960, les pratiques alimentaires des Français, sans véritablement s'inscrire dans un continuum, collent davantage à celles du XIX^e siècle qu'à celles de la fin du XX^e.

L'industrie agro-alimentaire et la grande distribution émergent dans une France qui s'urbanise mais

qui reste encore fortement rurale et/ou marquée par la ruralité. La « nouvelle cuisine » ne s'est pas encore manifestée. L'esthétique corporelle privilégie toujours un léger embonpoint, signe de réussite sociale et de bonne santé. Malgré l'apparition récente de médicaments efficaces, la tuberculose marque encore les imaginaires sociaux et provoque plus d'inquiétude que les maladies cardio-vasculaires, liées à la diminution des dépenses physiques, à la prospérité et au bonheur de consommer intrinsèques aux « trente glorieuses ».

Les peurs des incorporations de nourritures ne sont pas encore véritablement structurées. Il faut attendre le milieu des années soixante pour qu'émerge, imbriquée dans la naissance des mouvements de consommateurs français, la peur des additifs alimentaires et de certains composants de l'alimentation animale. La « vraie » peur, alors, la première de l'histoire de l'humanité, qu'une grande partie de la population mondiale en état de précarité éprouve toujours aujourd'hui, est celle du manque, de la famine ! Elle est encore dans les esprits des mangeurs des années 50 exorcisant le retour d'un possible rationnement, les souvenirs ou les témoignages des camps de concentration nazis et des corps décharnés.

Si je fais appel à mes souvenirs concernant les années 50 à 60, et si j'analyse les propos des différents locuteurs de mes entretiens, la maigreur apparaissait toujours comme devant être le plus rapidement possible traitée par des spécialistes médicaux ou paramédicaux. Les anorexiques étaient rares dans ce contexte des « trente glorieuses » qui prend

1 J.P. Corbeau, *Essai de reconstruction utopique des formes et des jeux du manger*, thèse es lettres et sciences humaines, Paris VII, Jussieu, 1991 ; *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, en collaboration avec J.P. Poulain, Privat/Ocha, 2002 ; " Les variations du comportement alimentaire des étudiants ", in *Consommations et Sociétés*, n°2 ; *L'alimentation au travail*, L'Harmattan, 2001, pp.79-96 ; *Le mangeur imaginaire*, A.M. Métaillé, à paraître.

2 Roland Barthes, *Mythologies*, Le Seuil, Paris, 1970

3 Rappelons la distinction faite par Noélie Vialles in *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, MSH, Paris, 1987 : les zoophages font la filiation à l'animal en mangeant la chair, alors que les " sarcophages " consommateurs de hachis, de nuggets, de farces, de chili, etc. n'ont pas forcément conscience que la viande- qu'ils perçoivent plus ou moins bien dans la préparation culinaire- provient d'un animal.

sa revanche sociale après les privations de la Seconde Guerre. On les « repère » facilement, de par leur faible nombre, mais surtout, parce que les femmes sont rondes à l'image de Martine Carol, des stars italiennes et de la « révélation » du film *Et Dieu créa la femme...*

La viande a manqué pendant la guerre. Au delà de ce récent traumatisme, sa consommation, en augmentation dans la diète par rapport aux céréales, signifie depuis des siècles une position sociale confortable⁴. Pour la décennie 75-85, Jean-Louis Lambert constate encore, concernant les mangeurs nés avant la seconde guerre mondiale et disposant de bons revenus (ceux qu'il regroupe sous l'appellation de « modèle gastronomique traditionnel »), « que le régime alimentaire est caractérisé par un apport énergétique qui semble correspondre aux besoins et par une très forte densité en nutriments coûteux (comme les viandes et les produits laitiers). Le niveau de saturation lipidique y est largement atteint. Mais pour qu'une réduction de la consommation des produits trop lipidiques s'opère, il faudrait une meilleure connaissance nutritionnelle et surtout que les inconvénients sanitaires apparaissent aux consommateurs de manière beaucoup plus probante que les plaisirs gustatifs qui résultent partiellement des taux de lipides des produits ».⁵

Dans les années 50, cette valorisation symbolique des produits animaux (viandes et fromages) atteint son apogée. Le pouvoir d'achat augmente dans toutes les catégories sociales. Parallèlement, la viande, les fromages, les matières premières alimentaires se

démocratisent avec l'intensification, la rationalisation de leur production et de leur distribution.

En ce début des trente glorieuses, se réalise des aspirations d'accès à l'abondance engendrées par les souvenirs de la sous-nutrition du siècle précédent, souvenirs ravivés par les récents rationnements de la dernière guerre. Côté masculin, la force virile, « animale », constitue encore l'un des critères les plus importants de ce que doit être un « bel homme »... Même si, l'engouement fantasmagique pour le corps du « fort des Halles » laisse la place à celui d'un Tarzan hollywoodien plus aérien. Côté féminin, sans « boudier » la viande, on préfère développer sa gourmandise en accédant aux produits sucrés, aux fromages, aux pâtisseries et confiseries que propose l'industrie alimentaire, aux yaourts et desserts glacés qui font leur apparition.

L'ESTHÉTIQUE DE LA LÉGÈRETÉ

Mais, dès la fin des années 60, il s'agit de manger moins. C'est le début de la lipophobie⁶. On se méfie du sucre, des colorants ; la consommation de viande commence à être critiquée par certains ou certaines. Cette émergence d'une surveillance de soi dans les incorporations alimentaires exprime une nouvelle image du corps : la France s'urbanise et la population active s'oriente vers les professions tertiaires. À la force du travailleur emmagasinant dans son « corps machine » des calories restituées dans le labeur, à la rondeur séductrice de la femme, succède progressivement l'image d'un corps informationnel qui glisse avec légèreté, fait l'objet de soins, devient un alter ego⁷ conforme à des systèmes normatifs d'efficacité sociale. Il faut aller vite, être per-

⁴ cf. Marian Apfelbaum et Raymond Lepoutre, *Les mangeurs inégaux*, Stock, Paris, 1978 qui, reprenant différents textes des Annales - particulièrement n°2-3, 1975- que "c'est à la consommation de viande que se mesure la différence des revenus: 500 g pour les riches, 200 g pour les pauvres" op. cité, p.31

⁵ Jean-Louis Lambert, *L'évolution des Modèles de Consommation Alimentaire en France*, Technique et Documentation, Lavoisier, Paris, 1987, p. 179.

⁶ Le mot est inventé par Claude Fischler pour désigner ce phénomène, venu d'Amérique du Nord, qui se méfie et "diabolise" les graisses d'origine animale, allant jusqu'à boycotter la consommation de viandes jugées trop grasses, encourageant dans le même temps la montée du végétarisme. Claude Fischler in "*L'Homnivore*", Éditions Odile Jacob, Paris, 1990.

⁷ cf. David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris, 1990.

formant, se débarrasser d'un «surpoids» synonyme d'inertie. Les éducateurs développent un modèle de distanciation par rapport à la nourriture. Celle-ci devient un objet de réflexion nutritionnelle, la «médicalisation» est en marche... On oppose aux désirs gourmands une «rationalité diététique».

A la fin des années 50, l'observateur des comportements alimentaires peut pointer deux autres phénomènes de mutation imbriqués dans la modification de l'image corporelle de l'efficacité sociale: la montée parallèle (qui parfois peut se nouer en un système) de la lipophobie et du végétarisme. Comme nous le signalions précédemment, jusqu'à la moitié des années 60, une majorité écrasante de consommateurs français n'est pas encore détournée des angoisses de pénuries. Dans le même temps, hors de toute rationalité, on craint toujours la tuberculose (du moins dans les catégories âgées, ou socio-culturellement défavorisées de la population). L'esthétique corporelle valorise encore un certain embonpoint qui, progressivement, se muscle. Claude Fischler a parlé de lipophobie, que l'on peut appréhender dès le début des années 70. Celle-ci concerne au premier plan les produits d'origine animale et, bien sûr, les viandes persillées à la tendreté succulente. Le bifteck à l'aspect jaunâtre, provocateur d'un espoir d'émotion gustative chez les mangeurs jusque dans les années 60, déclenche maintenant suspicion et méfiance chez les adeptes de l'allègement, chez les fanatiques de la nouvelle diététique. Certes, on peut - et l'on doit même dans ce scénario lipophobe - griller la viande. On l'accompagne de haricots verts pour avoir la ligne du même nom. Les conséquences «esthétiquement» choquantes des incorporations se substituent doucement à l'angoisse de la famine.

Cette mutation caractérise les nouvelles mentalités de consommateurs. Cette logique entraîne la valo-

risation des aliments végétaux dans la diète. Cela se trouve accentué chez certains mangeurs par le dégoût que suscitent les différents reportages sur les animaux élevés en batteries, bourrés d'antibiotiques. Confrontés à ces informations (relayées et dramatisées par des célébrités de l'époque comme Rika Zaraï, Brigitte Bardot, etc.⁸) les nouveaux consommateurs s'interrogent sur les conditions d'élevage. Nous assistons à la genèse de la notion de «bien-être animal». Elle émerge et se structure à cette époque. Dès la fin des «trente glorieuses», une partie de la population (plutôt féminine, urbanisée, travaillant dans le secteur tertiaire, assez jeune) remplace de plus en plus facilement la viande rouge (et particulièrement le bifteck) par une viande jugée plus diététique (celle des volailles) ou d'autres produits non carnés, dans le même temps qu'elle commence à s'inquiéter de savoir s'il est «éthiquement correct» d'élever des animaux (fréquemment anthropomorphisés dans leur imaginaire d'urbains) pour les manger. La dynamique de ces nouvelles représentations qui sous-tendent le comportement alimentaire des consommateurs s'intensifie dans la dernière décennie du XX^e siècle.

Le consensus de la famille retrouvée après la guerre, heureuse de partager l'abondance alimentaire dans une atmosphère imprégnée des flaveurs du braisé, du mitonné, d'huile chaude et de viandes saisies, laisse place à l'individualisme. Le corps de l'adolescente anorexique, qui s'inscrivait en «clair-obscur» dans l'embonpoint familial, se distingue de moins en moins dans un environnement fasciné par la minceur. Hommes et femmes «s'allègent» dans une logique d'unisexualité. L'androgynie devient un modèle de beauté et d'efficacité sociale: après Courrèges, qui avait masqué les formes sous le tra-pèze de la robe et dénudé les jambes féminines «obligées» d'être plus fines pour pénétrer dans les

⁸ cf. Jean-Louis Lambert, op. cité

